

Adel Boulad réinvente l'art martial des pharaons

Ce féru d'arts martiaux s'est converti au tahtib voici quinze ans. Depuis, il n'a eu de cesse de promouvoir ce combat au bâton hérité de l'Égypte pharaonique, qu'il entend bien faire inscrire sur la liste du Patrimoine culturel immatériel de l'Unesco.

Démonstration de tahtib au stade Charléty (Paris) dans le cadre de la 7^e Soirée des arts martiaux, le 13 juin 2015.

© THI MINH PHUONG TRINH / PIKMINH PHOTOGRAPHY

Le maniement du bâton de combat.

Relief de la rampe de la chaussée, pyramide de Sahourê (V^e dynastie, 2600 av J.-C.), site d'Abousir.

© TAREK EL AWADY

Adel Boulad (de face) lors d'une séance de tahtib.

© MARLENE BOULAD

Qantara : Vous vous battez pour faire admettre le tahtib au patrimoine mondial de l'Unesco. Mais comment parler de patrimoine à propos d'un art qui s'est éteint ?

Adel Boulad : En fait, il n'a pas disparu. Et la bataille visant à l'inscrire au patrimoine mondial de l'Unesco n'est pas mienne, c'est celle du gouvernement égyptien. Car dès le moment où il sera inscrit, le gouvernement égyptien sera amené à accroître les efforts qu'il déploie aujourd'hui à petites doses : pour sortir le tahtib des villages, pour l'ouvrir à toutes les catégories sociales et pour le développer auprès des femmes. Par conséquent, son inscription à l'Unesco est une bataille visant à le moderniser et à l'actualiser – il a un trajet de cinq mille ans. C'est un art martial qu'on trouve gravé sur la voie d'accès à la pyramide du

pharaon Sahourê de la V^e dynastie. Par la suite, c'est devenu une activité festive, divertissante et de loisir.

Mais aujourd'hui, n'est-ce pas une activité résiduelle, dans un monde rural bouleversé par la modernité ?

Aujourd'hui, certes, le tahtib se pratique dans les villages – et non pas dans le milieu urbain, d'où le défi de l'y implanter. Et dans les villages, il se pratique de manière tout à fait informelle au sein des familles, là où persiste l'expérience du bâton. Au moment des mariages, des mouleds, des naissances ou des circonscriptions, il y a des sortes de fêtes foraines ou religieuses. C'est à ces occasions que le bâton sort en même temps que la percussion, le *mizmâr*.

On se met en cercle, et avec la percussion, les gens s'ajustent sur le même rythme. On convie pour

commencer ceux des invités extérieurs au village, puis les anciens, et enfin les parents et les voisins. De ce fait, c'est une célébration à la fois festive et martiale puisqu'il s'agit de combats.

S'agit-il d'une pratique interconfessionnelle ?

Dans les équipes de tahtib d'aujourd'hui, on trouve des chrétiens et des musulmans. L'un des meilleurs lutteurs, qui est décédé il y a cinq ans, était copte. Au moment d'entrer dans le jeu, il arrive même que le musulman prononce la *Fatiha*, la profession de foi, et moi le *Notre Père* en arabe avec les chrétiens qui sont là. Quant aux athées, ils ont une formule : « *Nous sommes un.* »

Y avait-il des connotations religieuses dans le tahtib pharaonique ?

Aucun des principaux archéologues qui ont travaillé sur le sujet ne l'a établi. En revanche, le tahtib faisait partie des trois disciplines de l'armée égyptienne avec le tir à l'arc et la lutte (c'est ce qu'on voit sur les gravures de Sahourê où elles sont disposées verticalement avec, au milieu, le bâton de combat) ; à cette

époque, on ne connaissait pas le métal. Dans l'une des inscriptions, l'instructeur explique à l'élève comment se protéger contre un coup de bâton. Sur une autre, il dit de ne pas perdre son temps à taper sur le bâton ou ailleurs, mais d'atteindre la tête de l'adversaire. Dans une troisième, il est recommandé de s'engager – sinon, on risque d'être l'objet d'une attaque. Il existait donc alors déjà une codification martiale très précise.

Les premières gravures festives ou démonstratives apparaissent sous la XX^e dynastie. On voit à Louxor le pharaon observer un combat à deux qui a tout l'air d'une démonstration. De là, le tahtib aurait diffusé dans les villages, où le bâton est toujours présent dans la main du paysan qui en fait son compagnon permanent.

Comment vous êtes-vous intéressé au tahtib ?

J'y suis venu à la fin des années quatre-vingt-dix. J'avais connaissance du tahtib par les films et les spectacles – les frères Rida avaient popularisé sur scène les danses avec bâtons ; il y avait des femmes portant de fines cannes en or qui imitaient les gestes de combat. De mon point de vue, c'était un folklore dégénéré sans queue ni tête. J'avais commencé à me former aux arts martiaux en 1969 et, pour moi, un art martial sérieux, c'était chinois ou japonais.

Quand vous vous mettez à promouvoir cet art, la réception en est-elle positive ?

Quand je prends le train du Caire à Minia en compagnie de mes stagiaires, ou que je marche dans la rue avec des bâtons dans les mains, on m'interpelle pour savoir où on peut s'entraîner. Mais quand je vais voir des directeurs d'école, des responsables ministériels, ils gardent leur distance et me snobent ; j'ai quand même réussi à en convaincre certains. Mais la résistance est forte. Le ministre du Sport a dit au sujet de mon projet : « *Mais qu'il aille l'implanter à Assouan!* » On lui a répondu : « *Justement, il en vient et il veut le développer en milieu urbain!* » Pour lui, le sport,

c'est le football, le tennis, etc. Tout l'inverse de la réaction de Vincent Parisi, le champion du monde de jiu-jitsu, à qui nous avons fait suivre une initiation d'une heure. Il a ainsi résumé le tahtib : un vecteur éducatif remarquable du respect. Il avait tout compris tout de suite.

Et vos partenaires locaux ?

Je citerai deux formateurs : Ibrahim de Malawi et Dakhly Soueity. Dakhly est un sexagénaire, ancien gardien de tombes de Haute-Égypte qui était partisan du combat au bâton sans musique et sans doute le plus proche de la tradition transmise de génération en génération depuis l'époque pharaonique. Quand j'ai travaillé avec lui, je me suis aperçu qu'il parlait comme les instructeurs japonais que j'avais connus en France dans les années soixante. Ibrahim, lui, vient du monde des arts populaires et du folklore et a quarante-cinq ans.

Lors d'un stage, alors que je lui présentais mes élèves, Dakhly a refusé de s'entraîner avec une fille, les femmes n'ayant selon lui rien à faire dans les arts martiaux. Ibrahim en revanche s'est mis spontanément à travailler avec elle et s'en est expliqué : « *Je préfère former une femme que dix gars, parce que parmi ceux-ci, certains feront les matamores, d'autres les voyous; rares sont ceux qui comprennent la valeur éducative comme la femme laquelle, de plus, va ramener cette valeur dans sa famille.* »

Le problème, c'est que les ministres ne comprennent pas ce que Ibrahim et Vincent Parisi ont compris. Quand on

a un bâton dans la main, la première chose qu'on apprend, c'est à respecter l'autre et à se respecter. Avec la percussion, on apprend de surcroît à entrer en harmonie avec les autres. Toute la phase préparatoire est collective.

Comment adapter le tahtib en ville ?

Le substrat traditionnel du tahtib était la famille. Cela passait de génération en génération et se déroulait pendant les mariages ou autres fêtes. En ville, on bascule dans un système de transmission moderne. Les séances sont fixées de telle heure à telle heure. Puis il faut une progression, donc des grades.

À quoi servirait-il de faire inscrire cet art au patrimoine universel ?

C'est une question essentielle. Quatre demandes nous ont été faites par l'Unesco : s'agissant d'un art guerrier à l'origine, montrer qu'il n'incite pas à la violence, qu'il s'adresse à tous les niveaux sociaux, que des femmes s'y impliquent, et enfin être capable d'expliquer pourquoi nous voulons l'inscrire au patrimoine.

À la dernière question, la réponse a été que nous

voulons encourager l'Égypte à développer les trois premiers points. En réalité, c'est le travail que je suis en train de conduire actuellement. La codification de cet art écarte la violence. On transforme des principes guerriers en principe de développement de soi par le biais d'un art martial. Au cœur de l'opération, il y a le respect. ●

Propos recueillis par François Zabbal

Adel Paul Boulad est né en 1951 en Égypte. Il obtient un doctorat en sciences physiques à Paris en 1975 et, parallèlement à ses activités professionnelles, pratique les arts martiaux. Il se convertit à l'art du tahtib en 2000, dirige le premier stage de tahtib en France (2003) puis l'introduit dans des écoles de France et d'Égypte. En 2010, c'est la reconnaissance mondiale avec une démonstration au Festival international des arts martiaux à Paris, et le premier stage international en Égypte. En 2013, il contribue au dossier d'inscription du tahtib au Patrimoine culturel immatériel de l'Unesco. En 2014, avec la naissance de l'association Modern Tahtib (www.clubseiza.fr), il publie chez Budo Éditions Modern

Tahtib. Bâton de combat égyptien (bilingue français-anglais).

